

Marianic répéta deux fois cette prière comme une clameur désolée.

L'esprit poétique s'éteignit subitement; la chrétienne désolée l'emporta sur la fille inspirée et dans sa crise douloureuse elle murmurait :

« Pitié ! Seigneur Jésus ! pitié. »

Anaïk, que venaient de réveiller les grandes pensées de la foi, se prit à son tour à consoler la mendiante. L'enfant entra dans la maison en silence, alluma le feu de bryère, suspendit la marmitte aux crocs noirs de la crémaillère, en fit cuire des pommes de terre. Quand le frugal repas fut prêt, toujours sans rien dire, il tendit à chacune des deux femmes une écuelle de hêtre pleine de légumes fumants.

Anaïk le regarda avec remerciement dans les yeux.

Leur faim apaisée, les deux pauvres femmes restèrent jusqu'à la nuit, l'une filant, l'autre disant son chapelet, à la porte de la maisonnette.

Marianic coucha sous le toit de la veuve; et, à partir de ce jour, elle y revint presque tous les soirs.

Dans le jour, elle allait par le pays cherchant les fontaines réputées miraculeuses; elle les fleurissait en honneur du saint et de la sainte; à qui on les avait consacrées. Parfois son imagination s'exaltant, elle improvisait une poésie imagée. Alors accouraient les pasteurs et les bergères avides de recueillir de sa bouche des légendes rimées dont, pendant les heures de solitude, ils répétaient les fragments. Anaïk attendait chaque soir la pauvre Innocente; souvent elle l'attendit en vain. Marianic couchait dans le cimetière abandonné, dans les cavernes profondes creusées par la mer, dans les ruines de l'église de la côte.

Le jour où, tandis qu'elle pleurait, une voix qu'elle ne reconnut point lui donna rendez-vous, elle gagna la chaumière de la veuve avant l'heure habituelle, et se mit en oraison après avoir fait un léger repas.

Elle invoquait Dieu, elle se préparait à recevoir de lui un grand bienfait : l'apaisement de l'âme de son frère ! elle se sentait rassérénée et consolée. Pauvre âme ignorante ! si elle avait reconnu l'homme qui promettait la paix pour Brutus, le représentant du peuple !

Quand Noïrot, qui trahissait ses amis se trouva en possession des diamants de mademoiselle de Kéroulas, et des titres de propriété des domaines du capitaine de Kéroulas, il fut poursuivi par une idée persistante.

Certes, les diamants constituaient une belle fortune pour ce rustre, mais il ne pouvait apprécier toute la valeur de ces pierres; et il n'sait les montrer à personne, et tremblait qu'on le volât en lui en comptant le prix. D'ailleurs, à Brest, personne ne pouvait les acheter; à Paris, on l'accuserait sans doute de les avoir volés, et peut-être le mettrait-on en prison. Ce qu'il voulait, c'était l'héritage de Brutus, mais cet héritage revenait à la pauvre Marianic; la pauvreté de la Grand'lande était par la mort d'Antoine devenue propriétaire des domaines de Kéroulas vendus à son frère au prix de quelques misérables écus.

Si Noïrot avait été maître des champs et des ruines, il eût commencé des fouilles, et un beau matin il aurait montré les diamants. Les acquéreurs de biens nationaux étaient à la vérité mal vus et méprisés, mais Noïrot croyait à l'influence souveraine de la fortune. Seulement, comme tous les gens de la campagne, il ne comprenait pas les fortunes en quelque sorte factices; l'argent peut être volé; les assignats se déchirent; la terre seule ne perd rien de son prix, et Noïrot convoitait une fortune territoriale.

Marianic avait vaguement entendu dire que son frère avait acheté Kéroulas, mais elle ne pouvait le croire; et lui eût-on montré le contrat, au fond de son âme elle l'aurait regardé comme nul.

Pour elle, Kéroulas ne pouvait sortir de la famille maintenant dispersée, au milieu de laquelle, enfant, elle avait presque grandi. L'achat des terres et du manoir constituait à ses yeux une espèce de vol, une faute de plus ajoutée à toutes les fautes d'Antoine.

Noïrot le comprit, et il eut vite préparé un plan.

Marianic ne pouvait manquer de tomber dans le piège.

Sa religion pour la famille de Kéroulas contribuait à l'y pousser.

Quand le misérable qui avait livré Hector et Yvonne au représentant du peuple, Brutus, et enfoncé son poignard dans le cœur

du furieux Jacobin, eut sûrement mérité ce qu'il devait faire il chercha Marianic dans la lande, et lui promit my-térieusement, de soulager l'âme de son frère et de l'empêcher d'endurer d'éternelles douleurs.

L'Innocente, confiante dans ces paroles, quitta la cabane d'Anaïk à la nuit.

A cent pas, elle vit passer une grande ombre noire.

« Où allez-vous si tard, ma fille ? demanda une voix bien connue.

— Où je vais ? M. le Curé, dans les ruines de notre pauvre église !

— Vous avez bien prié et bien pleuré, Marianic, le Seigneur vous a exaucée, la chapelle va germer du sol, la cloche chantera dans le clocher et vous assisterez encore à la messe.

— Est-ce possible, Jésus !

— Si possible, ma fille, que tantôt le pic, la pioche et le marteau faisaient leur œuvre de reconstruction.

Marianic se souvint alors d'avoir entendu des bruits dans la ruine.

Elle crut à la grande effusion de la miséricorde céleste, et se signa :

« Vous ne craignez rien, pauvre femme ? reprit le prêtre.

— Rien que Satan ! dit la bretonne en frissonnant.

— Priez toujours, Marianic, ajouta l'abbé Colomban, je vais chez le vieux Kadok : il se meurt.

Le prêtre poursuivit sa route et Marianic continua d'avancer dans la direction des ruines.

Elle franchit les amas de décombres et plongea son regard dans l'obscurité.

Un fantôme se dressa devant elle.

« C'est vous qui m'avez parlé ? demanda la sœur d'Antoine.

— C'est moi.

— Que pouvez-vous pour l'âme de mon frère ?

— Lui rendre la paix.

— En quoi vous dois-je aider ?

— Jurez d'abord d'accomplir tous les sacrifices pour le salut éternel d'Antoine.

— Je n'ai pas besoin de jurer, dit Marianic, ma vie de pénitence fait foi de mon vouloir.

L'ombre reprit, satisfaite sans doute de la réponse de l'Innocente :

« Antoine fut un grand pécheur.

— Je sais ! je sais ! murmura Marianic.

— Il a fait mourir grand nombre d'hommes.

— Pitié pour lui, Jésus ! dit Marianic.

— Il a volé les églises et tué un prêtre consacré.

— On entendit les sanglots de l'Innocente.

« Antoine est mort sans confession, comme un réprouvé... il ne repose pas en terre sainte... et quels châtements doivent être réservés à celui qui a entassé crimes sur crimes... !

— Vous me torturez, cria Marianic dont le front heurtait le sol, vous me torturez, et vous me promettez le soulagement.

— Les prières et les jeûnes ne suffisent pas pour effacer les fautes, la mort; tant que le prix du sang sera dans la famille, Antoine ne sera point sauvé.

— Le prix du sang ! dit Marianic, je mendie, et n'ai que des haillons.

— Et cependant vous êtes riche, Marianic ! — Riche ?

— Oui, car le domaine de Kéroulas vous appartient !

— A moi ?

— Votre frère l'avait acheté; vous héritez de votre frère.

— Je refuse l'héritage, dit Marianic avec force... les tûcas de Judas me brûleraient les mains... le champ d'Haceldama ne sera point mon champ... le domaine de Kéroulas appartient à Yvonne de Kéroulas; que peut avoir de commun avec cette noble fille la pauvre de la Grand'lande.

— Ce qui est vendu, est vendu ! répliqua Noïrot.

— Je le rendrai ! je le rendrai, ce domaine.

— N'exagérez-vous pas votre désintéressement, et vous sentez-vous prête à consommer le sacrifice.

— Il y a justice, et non point sacrifice, répliqua l'Innocente.

— Cette justice, voulez-vous la faire ?

— Tout de suite ! dit la pauvre créature.

(A continuer.)